

Sylvie Réno,

À des yeux d'acier trouble. Une voix et un rire cassés qui traversent toutes ses phrases. Les abrasent. Elle est au centre d'elle-même et voyage de Marseille à New York, de Hambourg à Paris. Elle voyage, se laisse inviter, dans une galerie ou une friche, une école ou son quartier de Marseille pour une exposition collective ou un acte in situ. Elle promène les armes qu'elle reproduit en carton : tanks, bateaux, pistolets, fusils, cutters, ouvre-bouteille. Ce carton qu'elle taille avec un art et une finesse rare. Son arme est un rapport singulier à son temps propre. Sa propre combustion. Qu'elle ne lâche pas. L'écoutant parler, on se dit qu'elle a l'inconscience des grands. Qu'elle pourrait reproduire Paris à l'échelle, en carton. Ce qui à Paris est de métal. Un geste singulier se manifeste dans la plupart de ses pièces : la transmutation de l'acier en carton. Alchimiste de la paix, elle ne le revendique pas, elle agit. En regardant en détail ces sculptures de carton ondulé on détecte un art organique d'une angoisse politique. La plus fine. La mieux filtrée. La plus légère. Une angoisse de la brutalité, sa propre brutalité, la brutalité de ce qui de la guerre est mécanique totale. Animal de guerre elle-même, elle organise la réplique. Elle se fait miroir, nette, tranchante, ondulante. C'est là que l'ondulation commence. À l'intérieur d'elle. Dans son œil. Elle choisit ses stars : la Kalachnikov par exemple. Ses mains s'en mêlent, coupent, découpent, mesurent, assemblent, prennent le pouvoir sur l'angoisse. Toute fondamentalement femme, le monde la concerne, la mort la regarde, porte son art, sa vie aux frontières : endroits et envers d'humanité — endroits et envers où mort et vie se distribuent. Elle se laisse traverser, regarder, pour mieux rendre le coup d'œil, coup pour coup. Une question sur le pouvoir, les outils du pouvoir, ses armes et ses systèmes filtre de chacune des œuvres qu'elle propose. L'œuvre de Sylvie Réno dans sa tranquille puissance, son ambition réelle, sa puissance de questionnement sur le pouvoir de la représentation des outils du pouvoir, traduit un lien intime au temps le plus personnel. Ce temps intime, ondulatoire, Sylvie Réno le puise dans sa propre vie et l'offre, en artiste. Outils de mort, de voyages, de destruction, de paroles, de travail. Elle ne détourne pas le regard de ces outils. Elle les mesure, elle ne les repeint pas, elle les représente, elle ne les "détourne" pas, elle les reconstitue, elle ne les juge pas. En carton ondulé. Fragiles, légères, ambiguës, les œuvres de Sylvie Réno sont des images en devenir. Des images construites, qui nous visent, nous plombent, nous surplombent, nous déplacent, nous effraient. Des images sculptées qui nous hantent. Des images en armes. Les images d'échange possible de violence. La douce menace ironique qui habite chacune des sculptures de Sylvie Réno renvoie chacun à son propre désir de pouvoir. Son art des titres, comme des provocations à mieux voir, prévient gentiment celui qui regarde ses œuvres de ne pas évoquer trop vite ses rêves d'enfant, de maquette, de panoplie. Chaque pistolet que Sylvie Réno a taillé dans le carton est beau, drôle, doux, fidèle et à la fois, le plus redoutable des pièges pour l'œil et la mémoire. Rendre innocent les instruments de mort n'est pas innocent. "Ce qui surgit d'abord est un choc sur l'évidence de ce qui est représenté dans ces œuvres puis, progressivement, une "deuxième lame" ouvre l'œil et fait voir par le travail même de l'artiste, une adéquation parfaite entre le choix du matériau, le geste qui le transforme et ce qu'il tend à représenter finalement... ce qui est d'une rare justesse." Ainsi parle Philippe Charles qui invite Sylvie Réno pendant un mois à travailler in situ dans son espace de 3015 afin qu'elle y prépare sa prochaine pièce. **François-Xavier FRANTZ**